

«Contre les nazis, c'était une guerre de civilisation»

Le Dr Marcel Franckson est une des figures les plus emblématiques des nombreux médecins belges actifs dans la Résistance pendant la Deuxième Guerre mondiale. Fils de résistant, il est, dès 1938, dégoûté par la politique nazie en Allemagne, notamment le concept de la race des seigneurs et la politique anti-juive. C'est pourquoi, dès 1940, il fonde avec son père et quelques étudiants le comité de surveillance de l'ULB. Traqué par la Gestapo, il ne sera jamais appréhendé. Aujourd'hui âgé de 92 ans, ce biologiste clinicien retraité raconte au Jdm son extraordinaire aventure. Un témoignage historique (1^{ère} partie).

Le Journal du médecin poursuit avec l'interview de Marcel Franckson (et le concours du Dr Yves Louis, pédiatre gantois et spécialiste de cette période), sa série inédite sur les médecins résistants pendant la Deuxième guerre mondiale. Le Dr Marcel Franckson est l'un des plus célèbres de ces médecins résistants.

Alors âgé de 19 ans, il est en deuxième candidature en médecine lorsqu'il fonde, à la fin de 1940, avec un groupe d'étudiants, le comité de surveillance de l'ULB. L'objectif de ce comité est, à coups de tracts, de réveiller le moral des Belges occupés. Son père, déjà résistant lors de la Première guerre mondiale, dirige ce groupe. Ils publient un journal clandestin *Ça ira ! Les Nazis à la lanterne !* plein d'une ironie mordante envers la soi-disant race des seigneurs.

Après la guerre, le Dr Franckson poursuivra brillamment ses études de médecine et officiera comme biologiste clinicien à l'hôpital Brugmann de Bruxelles. Il vit actuellement une paisible retraite à Uccle, privé, hélas, de la vue mais pas de sa perspicacité. Il raconte ses hauts faits d'armes comme si c'était hier.

« Déjà en 1939, au sortir de l'athénée, je faisais partie du Cercle des étudiants wallons* », explique-t-il. « Ils étaient tout contents d'enrôler des étudiants de 5^{ème} et 6^{ème} humanités. Mon frère en était le trésorier. Je suis rapidement devenu le représentant du Cercle pour l'athénée de Bruxelles. Il faut savoir qu'à partir du moment où le nazisme est devenu quelque chose de dangereux, nous étions déjà largement antinazis. En réalité, on s'affirme anti-nazis à partir de 1938, donc avant l'invasion. »

Combat pour la liberté

À l'époque, c'est surtout la défense de la liberté qui anime ces jeunes gens. Ils savent

que le régime hitlérien a supprimé toutes les libertés collectives et individuelles, qu'ils estiment à la base de la démocratie. « Hitler avait liquidé tous les partis politiques. Son régime poursuivait les anciens membres des partis socialiste, social-démocrate, communiste même lorsqu'ils avaient renoncé à toute activité politique. Ces personnes étaient emprisonnées dans des camps de concentration. Le caractère racial et raciste nous frappait aussi : le concept de la race supérieure autorisée à mettre en esclavage les 'races inférieures' et ce, au nom de l'Histoire, nous heurtait. »

Le Dr Franckson est d'autant plus au courant qu'en 1936, il effectue avec quelques copains, un long voyage à vélo en Allemagne, de Bruxelles au Lac de Constance. Le petit groupe remonte la vallée du Rhin, traverse toute la forêt Noire. « Nous allions dans des auberges de jeunesse. On y ressentait très fort le nationalisme exacerbé et un profond sentiment anti-juif. Un de mes coreligionnaires, de mère allemande, nous a servi d'interprète. Un jour, dans un café, il a engueulé un chef des Hitlerjugend (NDLR : Jeunesses hitlériennes). Ce type a fini par s'excuser... Il avait en réalité dit à notre arrivée : « Ce n'est plus une auberge de jeunesse, c'est une auberge de Juifs (NDLR : en jouant sur les mots *Jugendherbergen* et *Jüdenherbergen*). On a donc bien compris que les Juifs n'étaient pas en

odeur de sainteté. Ensuite, il semble nous avoir pris pour des nazillons car il nous a demandé quels étaient nos chants préférés (en l'occurrence, les nôtres étaient totalement pacifiques, ce qui semble l'avoir déçu !). L'emprise sur une jeunesse militarisée nous apparaissait comme dangereuse. Dès sept

ans, les petits Allemands étaient enrôlés dans les Jeunesses hitlériennes avec des uniformes militaires, des poignards. Sur la lame était indiqué 'Blut und Ehre' (sang et honneur). Ils en étaient très fiers. »

Le terrain est donc favorable à l'esprit de résistance chez le jeune homme. « Dans notre esprit, il s'agissait d'emblée d'une guerre philosophique, de civilisation contre le nazisme. »

En mai 1940, Franckson et sa famille fuient vers la France, effondrés par la déroute de l'armée française, considérée comme la meilleure du monde à l'époque. Ils vont jusque dans les Landes où ils sont rattrapés par les Allemands. Retour en Belgique, vers la mi-août 1940. Franckson a alors 18 ans.

En découdre avec les Boches

Il entre en résistance d'une façon toute simple, comme il dit. « Quand, en septembre 1940, on se retrouve à l'université, on en parle entre étudiants et tout ce qu'on demande, c'est d'en découdre avec les Boches ! Donc, je me retrouve au milieu d'une dizaine d'étudiants, les uns du Cercle des étudiants wallons, les autres venant de l'athénée de Bruxelles. Nous nous connaissons... »

Toutefois, nuance-t-il, « l'esprit de résistance, à savoir le besoin de faire 'quelque chose' contre les Allemands, cela n'existe pas avant septembre 1940. Le moral est au plus bas. Il faut attendre le moment où l'Allemagne perd la bataille d'Angleterre au-dessus de la Manche et ne parvient pas à s'assurer la maîtrise du ciel, pour qu'on se dise : 'Tout n'est peut-être pas perdu. Les Anglais ne sont pas décidés à céder.' C'est ça qui a véritablement déclenché la résistance. C'est ainsi



▲ Dr Franckson : « Nous avons parfois organisé des rencontres entre nous sans avoir d'alibi ou d'explication réaliste de l'objet de nos rencontres au cas où nous serions interrogés. »

Le Journal du médecin

Hebdomadaire réservé au corps médical
(Verschijnt ook in het Nederlands onder de titel 'Artsenkrant')

Rédacteur en chef

• Nicolas de Pape
nicolas.de.pape@actuamedica.be ☎ 02/702.70.66

Secrétaires de rédaction et rédacteurs

• Manuel Di Pietrantonio
manuel.di.pietrantonio@actuamedica.be ☎ 02/702.70.24
• Nathalie Degand
nathalie.degand@actuamedica.be ☎ 02/702.70.80

Collaborateurs

Dr J. Andris, Dr Ph. Caspar, Dr J.-M. Debry, V. Caerels, France Dammel, Patrick De Cock, D. De Poot, Frans De Kuyssche, Iris Einhorn, Stefan Eraly, Thierry Goorden, Pascale Gruber, Vincent Lievin, Julie Luong, Carine Maillard, O. Maloteaux, Dr Ch. Maton, Pierre-Paul Renders, Dr P. Sténier, Bernard Roisin (week-end), Luc Ruidant, Henk Van Nieuwenhove, Philippe Van Someren, Ludwig Verdun.

Photographie: Imageglobe

Art director & chef de production

Viviane Claes - viviane.claes@actuamedica.be

Lay-out: Philippe Ossemann, Ivan Petrovic, Antonio Zamora

Impression: Roularta Printing

Petites annonces

Guido Marit - guido.marit@actuamedica.be
☎ 02/7027029

Offres d'emploi

Isabelle Cazallé ☎ 02/7027033
isabelle.cazalle@actuamedica.be

Abonnement annuel Prix : 120 €
☎ 078/35.33.03

Changement d'adresse : veuillez informer notre service abonnement à l'adresse circulation@actuamedica.be en mentionnant vos ancienne et nouvelle adresses.

Les articles, les photos, les dessins et autres illustrations de la partie rédactionnelle du Journal du Médecin ne comportent pas de publicité; les mentions d'entreprises ou de produits le sont à titre documentaire. Les articles, les photos et dessins les illustrant ainsi que les opinions et les publicités paraissent sous la seule responsabilité de leurs auteurs/annonceurs. Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous les procédés sont réservés pour tous pays.

Régie: ActuaMedica nv

Sales Manager

Michèle Veys - michèle.veys@actuamedica.be

Account Managers: Caroline Louis, Elke Van Rode

Front Office Manager: Isabelle Cazallé
isabelle.cazalle@actuamedica.be ☎ 02-702.70.33

Le Journal du Médecin

est une publication de **actuamedica**

Directeur médical: Dr Christian Cottriau

Directeur de la rédaction: Geert Verrijken
geert.verrijken@actuamedica.be

Editeur responsable

Guido Van Hoeck
Rue de la Fusée 50 bte 14 - 1130 Bruxelles

Operations Manager

Virginie Meysmans - virginie.meymans@actuamedica.be

www.lejournaldumedecin.com

Content manager: Jorgen Vanderdood

jorgen.vanderdood@actuamedica.be

Member of

EBB
PRESS

ciM
CONTRÔLE
2012

qu'on a lancé un journal clandestin et diffusé des tracts antiallemands. D'abord dans le milieu universitaire, puis on s'est répandu dans toute l'agglomération bruxelloise. Les dix types de départ sont devenus cent, etc.»

La figure tutélaire de son père, qui a travaillé en 14-18 pour le gouvernement belge en exil dit « du Havre », joue également. « On a demandé à mon père de nous aider à nous organiser car il avait une solide formation logistique. Mon père a accepté à condition que, je cite, 'ce ne soit pas des enfantillages mais du sérieux'. » Le frère de Franckson, Renaud, est aussi de la partie. En 1ère licence en chimie, il assurera plus tard la fonction d'intendant du groupe Hotton.

Invasion de la Russie

« Je m'occupe de propagande jusqu'en 41. Cette année-là, il y a un événement majeur, c'est l'invasion de la Russie par l'Allemagne. Dans les milieux antiallemands, c'est le soulagement. On se dit : 'Enfin, cet imbécile d'Hitler fait la même erreur que Napoléon. Il va se faire engloutir progressivement par l'immensité russe.'

Ce qui psychologiquement renforce aussi la résistance, c'est l'entrée en guerre des communistes. Or ces personnes ont une expérience de la guérilla acquise essentiellement dans

le maquis espagnol face aux Franquistes. Ils créent l'Armée belge des partisans.»

Les études de médecine, bien qu'en jury d'Etat, agissent comme couverture idéale pour les activités du jeune homme. Et lui

(NDLR: le Dr Franckson est entre-temps passé de l'ULB à l'UCL), à la recherche de Franckson : « C'est la première fois qu'une porte s'ouvre et que des militaires, mitraillettes en sautoir et des civils, avec la traditionnelle

photos du domicile familial, si ce n'est deux photos de mon frère et moi à l'âge de six mois, tout nus sur une couverture ! Et on s'en va chez des amis, où nous nous cachons. Deux ou trois jours plus tard, un des membres d'une des sections dont je m'occupais est arrêté. Questionné violemment, il lâche le morceau : 'Mon chef est un étudiant en médecine à l'Université de Louvain.' »

Finie la couverture. Mais le jeune homme continue ses opérations de sabotage avec sa section, baptisée par la Gestapo « Bande Franckson des Rosaies », rebaptisée à la fin 43 « groupe de sabotage et de résistance Franckson ».

« Entre nous, on s'appelait le TUBE, pour 'Terroristes Unifiés de Bruxelles et Extension' (rire). Nous sommes en mars 42. C'est à cette date qu'on réalise les premiers sabotages et attentats à l'explosif. Nous avons dans notre groupe des militaires qui avaient eu une formation dans le maniement des armes, des grenades et autres, et des explosifs bien sûr. On avait suivi aussi des cours sur l'utilisation des explosifs à l'Ecole militaire. Il n'y avait pas internet à l'époque ! »

Nicolas de Pape (avec Yves Louis)



▲ Belgique, 1940, des soldats prisonniers.

évitent l'enrôlement dans le STO (Service du travail obligatoire).

Cependant, un jour de 1942, la Gestapo fait une descente dans un auditoire de l'UCL

gabardine en cuir noir, font irruption dans un auditoire universitaire en exigeant un nom... Non seulement, ils ne m'ont pas trouvé mais encore, nous avons fait disparaître toutes nos

déplorer de nombreux morts et blessés. Mais je ne sais pas combien, car les types ne sont pas restés, évidemment. Raskolnikov qui revient sur les lieux du crime, c'est de la foutaise ! »

L'aventure n'est pas qu'un chemin jonché de roses car en février 44, trois des agents du groupe Franckson sont capturés à Jambes. Les caches sont immédiatement abandonnées et en raison d'un manque de communication entre le SD (le SicherheitsDienst des Reichsführers-SS, ou SD : le service de sécurité intérieure du parti nazi) de Dinant et l'Abwehr, le reste du groupe survit et poursuit ailleurs ses activités.

Même pas peur de la mort

La peur de mourir ? « On n'y pense pas. On sait au départ qu'on a peu de chance d'aller jusqu'au bout. On voit tomber les copains un à un. Après quelques mois de vie clandestine active, vous risquez de vous faire attraper. Avec le temps, vous vous rendez compte que la chance vous sourit. Mais on ne pense pas que, un moment donné, on pourrait se faire arrêter, que c'est dangereux. Cependant, si vous n'avez plus de caches sûres à disposition, il faut partir immédiatement en Angleterre ! »

Un brin de naïveté aussi, car le groupe commet des erreurs grossières. « Nous avons

parfois organisé des rencontres entre nous sans avoir d'alibi ou d'explication réaliste de l'objet de nos rencontres au cas où nous serions interrogés. Il faut que chacun dise la même chose ! C'est clairement une faute. Prenons un exemple : j'ai rendez-vous demain devant l'entrée d'un grand magasin avec un de mes agents. Il faut une raison valable de nous rencontrer à cet endroit, par exemple un achat commun. Si on est interrogés séparément, il faut qu'on dise la même chose. Or on ne le faisait pas systématiquement... »

Pour autant, Franckson ne s'est jamais retrouvé face à face avec la Gestapo, ce qui explique peut-être ce relatif décalage lorsqu'il raconte ses souvenirs. Son père n'a pas eu cette chance. Arrêté à la fin de la guerre, suite aux aveux extorqués sous la torture d'un de ses collaborateurs, il est arrêté et torturé à son tour. Il mourra de ses blessures à Buchenwald, trois mois plus tard.

N.d.P. (avec Y.L.).

* Cercle fondé en 1898 à l'ULB et qui renaît en 1933 sous l'impulsion de Luc Javaux. Les étudiants wallons rejoindront ensuite le « groupe Hotton ». Après la guerre, le cercle s'opposera au flamingantisme.

Lire sur lejournaldumedecin.com : Il y a 7 ans, André Wynen nous quittait

La chasse au canard

Dans le parcours exceptionnel du Dr Marcel Franckson, le plus étonnant est qu'il a été souvent traqué mais jamais attrapé. Sixième sens ou coup de chance ? Les deux à la fois. Il s'en est expliqué dans un livre édité à compte d'auteur, « La Chasse au canard ».

« **U**n ensemble de choses expliquent que je n'aie jamais été appréhendé », explique le Dr Marcel Franckson. « Sixième sens, bien sûr... Par exemple, on observe quelque chose de bizarre. Que fait cet homme à cet endroit ? Pourquoi m'observe-t-il ? C'est une chose. Ensuite, il y a le hasard. On vous tend un guet-apens quelque part et il se fait que vous avez autre chose à faire et vous n'êtes pas là où on voulait vous prendre... »

Sa connaissance des chemins de fer (il circule sous une fausse identité de cheminot) lui permet par exemple d'échapper à un barrage inopiné de la Feld-gendarmerie. Car, à partir de 1943, les Allemands connaissent son visage.

Attentat à l'explosif

Le premier attentat à l'explosif date de mars 42. « Il s'agit d'une attaque coordon-

née avec l'Armée belge des partisans. Il y avait, rue de la Démocratie (!), à Anderlecht, un local des VNV pro-allemands. Leurs locaux se situaient dans une cave avec un étage surélevé en demi-cave. L'idée a germé en nous de glisser une charge d'explosif dans la fosse via le grillage qui donne sur le trottoir. On se disait que la déflagration irait vers l'intérieur. L'idée fut de mettre la dynamite dans une casserole à pression. A travers le sifflet de la casserole, on a placé la mèche. Le soir, quand ils ont su qu'une réunion avait lieu, nos agents ont fait le guet avec les quelques armes qu'on possédait. Puis les artificiers ont fait le nécessaire : découpe de la brèche, etc., et puis ficher le camp le plus vite possible ! »

Les dégâts furent considérables dans le bâtiment car il y avait deux kilos d'explosif dans la casserole, plus les éclats de la fonte du récipient qui ont fait office d'obus. « Les collabos ont dû